

Le Sens de *L'Éternel Adam*

(W. BUTCHER)

S'il fallait choisir un seul texte pour résumer les *Voyages extraordinaires*, les candidats principaux seraient sans doute *Les Enfants du capitaine Grant*, *Vingt mille lieues sous les mers* ou *l'Île mystérieuse*, grâce à leur longueur et leur utilisation de tous les thèmes verniens. En revanche, le court texte *L'Éternel Adam* ne présente pas les thèmes des autres œuvres, mais les retravaille, souvent d'une façon indirecte. Ce double statut, proche des *Voyages extraordinaires* mais aussi éloigné d'eux, fait de *L'Éternel Adam* un objet privilégié pour leur étude.

Partant des études excellentes de Michel Butor, François Raymond, Jean Roudaut et Françoise Gaillard (1), je m'efforcerai de dégager le sens essentiel de ce récit, c'est-à-dire ses structures textuelle et temporelle et sa signification.

Rattaché tardivement, comme les autres œuvres posthumes, aux *Voyages extraordinaires*, ni roman ni nouvelle, ce récit brillant et sophistiqué est marginal aussi par ses conditions d'écriture. Les recherches essentielles de Piero Gondolo della Riva (2) prouvent une fois pour toutes que Michel Verne a apporté une contribution majeure. Selon les seuls critères externes, un doute subsiste néanmoins, car personne ne sait si Michel Verne n'a pas, par exemple, recopié une version antérieure, due à son père.

De plus, la publication des œuvres posthumes sous le nom de Jules Verne, dans son genre, implique que seule est possible une attribution aux deux auteurs. Utilisons cependant le nom de Michel Verne comme auteur principal du texte.

(*) Communication faite le 24 mai 1984 à l'Assemblée générale de la société Jules Verne.

(1) Butor, Michel, « Le Point suprême et l'Âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Arts-Lettres*, n° 15, « Jules Verne », 1949, p. 3-31.

— Raymond, François, « Jules Verne ou le mouvement perpétuel (Essai de Patanalyse appliquée) », *Subsidia Pataphysica*, n° 8, 22, *Sable* 97 (1969), p. 20-52.

— Roudaut, Jean, « L'Éternel Adam et l'image des cycles », *L'Horne*, « Jules Verne », n° 25, (1974), p. 180-212.

— Gaillard, Françoise, « L'Éternel Adam » ou L'Évolutionnisme à l'heure de la thermodynamique », *Colloque de Cerisy*, « Jules Verne », U.G.E. 10-18, n° 1333, 1979, p. 293-325.

(2) « A propos des œuvres posthumes de Jules Verne », *Europe*, n° 595-6, « Jules Verne », nov.-déc. 1978, p. 73-82.

Unique par l'écart entre sa temporalité interne et sa date de publication, unique aussi par son va-et-vient entre les troisième et vingt-troisième millénaires, ce récit joue sur la relation complexe entre deux personnages, l'un anonyme et l'autre doublement nommé, l'un qui dirige initialement « une mine d'argent » (p. 230 (3) et en vit très bien, et l'autre ascète ; mais testateur et héritier partent tous les deux d'un optimisme naïf et progressiste — l'un fait « un vrai dithyrambe de la science », (p. 234), science

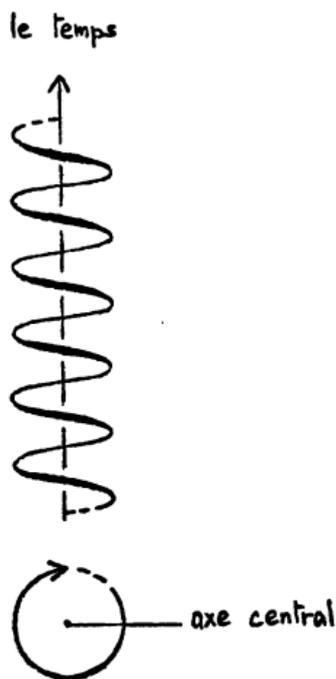


Figure I

dirigée par l'homme « maître du monde » (p. 220), et l'autre loue « la marche triomphale de l'homme » (p. 215) —, pour arriver à un pessimisme quasi désespéré : « Il me semble les voir, les hommes futurs, oublieux du langage articulé, l'intelligence éteinte, le corps couvert de poils rudes, errer dans ce morne désert » (p. 259), les « vains efforts (de l'humanité) accumulés dans l'infini des temps » (p. 263).

(3) Les numéros de page renvoient à *L'Éternel Adam*, Livre de poche, 1987.

Divisé, comme *La Maison à vapeur*, *Mistress Branican*, *Face au drapeau*, et *L'Etonnante aventure de la mission Barsac*, entre la narration à la première personne et celle à la troisième personne, ce récit est le seul à motiver d'une façon satisfaisante l'insertion de l'une dans l'autre et le seul à accorder une place égale aux deux modes.

La forme du récit est donc complexe, ce qui nous incite à une interprétation prudente de son message. Regardons d'abord le thème de l'Évolution : après le retrait de l'eau salée, la plupart des plantes marines laissées sur la nouvelle île-continent meurent, mais quelques-unes s'adaptent à l'eau fraîche. Cette « transformation sur le vif » va plus loin dans un passage remarquable : « on voit d'anciens animaux marins, mollusques et crustacés pour la plupart, en train de devenir terrestres. L'air est sillonné de poissons volants, beaucoup plus oiseaux que poissons, leurs ailes ayant démesurément grandi (...) » (p. 256). On connaît l'importance des poissons-volants dans *Maitre du monde* et « La Famille Raton » : ils représentent en même temps une énigme dans l'Évolution et un symbole de l'adaptabilité maximale, avec fonction de répondre à tout besoin d'évasion possible. Comme Françoise Gaillard l'a montré, ce transformisme est plus conforme aux doctrines de Lamarck qu'au processus tâtonnant décrit par Darwin (4), il est aussi plus romanesque...

En ce qui concerne une évolution chez l'homme, il y a ambiguïté : d'une part, comme Roudaut l'a indiqué, les naufragés descendent vers l'animalité en perdant l'intelligence et l'usage de la parole, et, selon le narrateur, ne sont « plus des hommes » (p. 259). Cette chute est due à « un imperceptible frisson (dans) l'écorce du globe » (p. 261) ; avec moins de chance l'homme aurait été annihilé, soit tout de suite, soit faute d'union entre l'homme et la femme, l'équipage de la *Virginia* et les survivants terrestres.

D'autre part, l'homme à néanmoins survécu en tant qu'homme, avec les mêmes caractéristiques biologiques (on ne peut pas prendre au sérieux la suggestion de Jean Delabroy (5), selon laquelle le zartog serait descendu d'un *nouvel* arbre évolutif. Un vestige de langage n'a jamais été perdu : les noms Hiva et Hedom (6) remontent, non seulement au troisième millénaire, mais jusqu'aux origines de l'homme. De la même façon, Ayrton avait gardé la capacité du langage et revient à un état civilisé avec l'aide de Cyrus Smith, et même les aborigènes australiens dans *Mistress Branican* gardent les traces d'un langage plus évolué. Selon Roudaut (*Op-Cit* p. 197), ceci représente « l'image prémonitoire du destin » de notre civilisation ; et cependant il semble plus logique d'en déduire le contraire : son éloignement par rapport à la race primitive souligne plutôt la supériorité de l'observateur.

(4) Comparez la remarque de Jules Verne à Marcel Hutin en 1901, à propos du *Village aérien* : « Je suis loin d'arriver à la conclusion de Darwin, dont je ne partage pas le moins du monde les idées ». (Textes oubliés, éd. Francis Lacassin, U.G.E. 10-18, n° 1294, 1979, p. 377).

(5) Dans la discussion suivant l'intervention de Françoise Gaillard, *op. cit.*, p. 317.

(6) « Edom » est le titre du récit dans la version dactylographiée se trouvant à la Bibliothèque nationale l'on peut y noter, à propos, nombre de corrections de détail dues à Michel Verne.

L'homme peut donc perdre certains de ses attributs — et la capacité de son crâne peut varier —, mais jamais jusqu'à se confondre avec les animaux : le zartog insiste sur l'« abîme infranchissable » entre l'homme et les animaux » (p. 221), et conclut à la fin que le peuple a eu raison de se donner des ascendants exclusivement humains.

Ce qu'il ne perd jamais est son instinct de changement. Passé un certain stade de civilisation, la sagesse humaine collective risque bien d'entrer en régression ; mais à l'origine, une motivation innée chez l'homme le pousse « à gravir la pente », à monter « vers la lumière » (p. 262). Cet instinct est souligné par le zartog, mais aussi par l'auteur, au moyen d'un dispositif stylistique subtil qu'il vaut la peine d'élucider.

Dans les treize premières pages du récit, la pensée du zartog se lit par le truchement du style indirect libre. On sait qu'en général le style indirect fait remplacer le temps présent du verbe par l'imparfait, et les temps passés par le plus-que-parfait. Or *L'Eternel Adam* transgresse cette règle en y introduisant des passés simples inattendus. Ainsi quand le zartog résume l'histoire de l'humanité, deux pages de verbes à l'imparfait et au plus-que-parfait soulignent l'interminable lutte sanglante qui ne mène apparemment nulle part. On lit, par exemple, « c'étaient toujours des massacres et des tueries (...), les hommes avec une rage insatiable, avaient abreuvé la terre de leur sang ». Ce rythme hypnotique est interrompu par deux passés simples qui donnent un sens à l'histoire :

« Les Andarti-Ha-Sammgor (...) luttèrent sans merci pour élargir leurs frontières, entre lesquelles étouffait leur race ardente et prolifique. Les uns après les autres, au prix de guerres séculaires, ils vainquirent (tous les autres peuples) » (p. 215-6).

Ces deux passés simples, à la place de plus-que-parfaits, nous surprennent dans le style indirect : ils impliquent l'intervention du narrateur, mais créent aussi un effet temporel intéressant. Car des passés simples placés l'un après l'autre sont toujours lus, à la différence de tous les autres temps du verbe, comme décrivant deux actions *successives*, même s'ils ne sont pas accompagnés d'adverbe temporels (7).

Par conséquent, le message du narrateur, renforcé par son choix de vocabulaire, souligne l'importance de la sortie du marécage sanglant où l'homme se noyait. (Le premier pas, sur lequel tout progrès futur sera fondé, consiste paradoxalement en une régression, en une intensification de la tuerie). Il existe ainsi chez l'homme une motivation intrinsèque qui ignore tous les obstacles dans sa recherche d'un ailleurs.

Le zartog apprendra qu'en fait les obstacles sont plus importants qu'il ne croyait et qu'une civilisation trop développée engendre ses propres problèmes : l'homme avance, développe la science et la technologie, s'enrichit et se civilise, mais au prix d'un orgueil démesuré. Dans *L'Eternel Adam*, celui-ci consiste en l'intention de donner « l'immortalité (à) des organismes animés » (p. 233) ; et le désastre frappe juste après que Bathurst a parlé de l'immortalité de la civilisation. On sait que chez Verne ce qui semble

(7) Imbé, Paul, *L'Emploi des temps verbaux en français moderne*, Klincksieck, 1980, p. 82. Ferdinand Brunot accorde cette propriété également aux passés composés (*La Pensée et la Langue*, Masson, 1936, p. 772).

providentiel peut également être attribué au hasard : le cataclysme peut être interprété soit comme la réplique de la Providence à l'orgueil humain soit comme le produit du hasard pur.

Les cataclysmes successifs déterminent ainsi une oscillation de la condition humaine entre la sauvagerie et la civilisation hautement développée. Ce modèle, d'ailleurs, avec un changement entre deux extrêmes instables, est conforme à beaucoup de processus humains, animaux et mécaniques dans les *Voyages extraordinaires*. Mais l'oscillation implique-t-elle que tout espoir est perdu pour l'humanité, et que son seul choix est de sombrer dans le pessimisme ?

Je crois que non, pour deux raisons. L'une apparaîtra dans la suite de cette étude. L'autre concerne la réaction des deux héros du récit aux pires situations : elle en est une acceptation, combinée avec un courage stoïque. Ainsi, en plein milieu de sa fuite vers le sommet de la montagne, le narrateur anonyme prend le temps de dire : « La véritable supériorité (...), c'est, pour le penseur, de comprendre (...), pour l'homme d'action, de garder une âme sereine devant la révolte de la matière (...) » (p. 236).

Pour les savants que sont le zartog et son ancêtre, la connaissance et surtout la recherche sont bonnes en elles-mêmes, même si elles ne changent rien. La transcendance du monde physique ne passe pas forcément par la transcendance du temps. A l'optimisme béat ou au pessimisme cynique, le récit oppose un stoïcisme résigné.

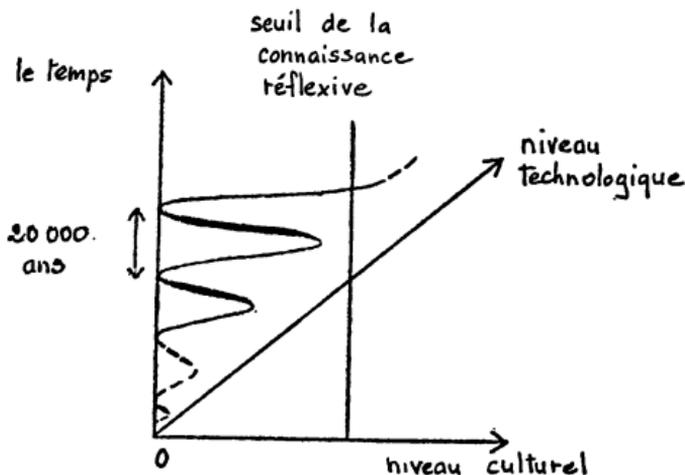


Figure II

Mais rester à ce niveau d'analyse serait traiter le récit comme un document scientifique en ignorant les métaphores, les mises en abyme, l'auto-réflexivité, tout ce qui, en effet, crée de la littérature satisfaisante .

François Raymond nous met en garde contre la recherche d'une signification dans *L'Éternel Adam*, ou dans les *Voyages extraordinaires* en général : car, en tant que romancier, Verne n'a pas d'opinion ; il les a toutes, et en tout cas ne traite guère directement de la théologie ou de la métaphysique (op. cit p. 26). Par conséquent, la recherche de structures à l'intérieur du texte évite le piège fréquent de chercher dans les textes des idéologies purement personnelles. Ainsi suggère-t-il que le récit substitue aux problèmes de l'Origine et de la fin de l'homme une oscillation universelle,

une structure temporelle infinie : le temps est « moins circulaire que périodique », c'est-à-dire qu'il décrit une courbe avec des hauts et des bas. Le texte lui-même parle de « l'éternel recommencement des choses » (p. 263) et l'image est encore plus claire dans *Les Naufragés du « Jonathan »* (1909) où il est question du « cycle éternel » (8).

On voit que cette méthode aboutit à des conclusions très importantes, utilisées dans cette analyse-ci. Je propose de la développer et d'y réinsérer le message profond suggéré dans le texte.

En fait, des structures circulaire et périodique ne sont point exclusives : elles se réconcilient fort bien, mais dans trois dimensions (9). Si l'on regarde une hélice régulière (10) verticale d'en haut elle semble circulaire ; si on la regarde de côté, elle semble former une série continue de courbes périodiques (voir fig. 1)

Dans *L'Éternel Adam*, l'axe central autour duquel « tourne » l'hélice représente le temps ; nous sommes libres de choisir les deux autres dimensions parmi les variables mises en évidence par le récit. Le plus intéressant (11) est de choisir le niveau technologique de la société et son niveau « culturel » : ce sont deux variables liées mais non identiques, ce qui implique que la courbe aura une forme continue. Ainsi chaque spire successive représente un cycle complet de la civilisation, c'est-à-dire une ascension, un sommet et une descente.

Dans ce cas précis, on peut supposer initialement que l'hélice n'est pas tout à fait régulière, car elle peut varier selon chacune de ses trois dimensions, à savoir le temps et les niveaux technologique et culturel. Ainsi, l'intervalle entre les spires successives de la spirale peut croître ou décroître, et les spires successives peuvent elles-mêmes se développer le long de l'une ou l'autre de leurs dimensions constituantes.

(8) « Ces hommes (...) disparaissaient ; l'un après l'autre, ils étaient repris par la terre, creuset où tout s'élabore et se transforme, qui, continuant le cycle éternel, referait de leur substance d'autres êtres, hélas sans doute, pareils à eux ». *Les Naufragés du « Jonathan »*, U.G.E. 10-18, n° 1209, 1978, p. 219.

(9) M.P. Vidal a eu l'obligeance d'indiquer qu'en effet la coupe bidimensionnelle d'une vague marine est à tout moment sinusoidale, tandis que chaque molécule y décrit un cercle.

(10) $x = a \cdot \cos. t$, $y = a \cdot \sin. t$, $z = u \cdot t$.

(11) On aurait pu choisir une variable physique, par exemple l'éloignement des personnages par rapport au site occupé successivement par les Atlantéens, les naufragés et les contemporains du zortog. En effet ce site représente le sommet des première et troisième civilisations, le creux de la deuxième.

Or les modèles mathématiques en littérature servent à organiser les descriptions précédentes ; mais leur importance est plutôt d'éclairer le texte (12). Ici le texte dit clairement que les catastrophes se sont produites à des intervalles de 20 000 ans, c'est-à-dire que l'intervalle entre les spires est en effet constant. En ce qui concerne les différences d'amplitude des spires, c'est là notre point de retour au texte : les situations du narrateur anonyme et du zartog dans leurs sociétés respectives sont-elles identiques ?

Quant au progrès technologique (ou scientifique) : les deux se confondent dans le récit), il suit deux fois le même trajet, à part quelques détails : il aboutit au même point de l'axe technologique. On en déduit qu'une telle connaissance, non-personnelle, possède une structure fixe que chaque civilisation successive parcourra. Et puisque la science peut se réinventer facilement, sa transmission est peu importante : elle est en effet défaillante dans le récit.

Mais quant à la troisième variable, celle du niveau culturel, des connaissances humaines, elle n'est pas régulière : la différence essentielle découle de la découverte du message qui donne au zartog une connaissance privilégiée du cours de l'histoire humaine. Non seulement il découvre la civilisation du vingt-troisième siècle, mais aussi il voit la réalité de l'Atlantide détruite et un reflet du Déluge biblique. En effet, comme s'il regardait dans deux miroirs situés l'un en face de l'autre, il aperçoit « une infinité d'autres humanités » (p. 234) derrière ces trois-là — à la différence du narrateur anonyme, qui a découvert l'Atlantide trop tard pour pouvoir avertir l'humanité contemporaine du danger qu'elle courait. Le zartog reçoit donc un avertissement : l'espèce humaine traverse à ce moment un seuil unique, celui de la première connaissance d'elle-même. L'histoire devient pour la première fois scientifique, basée sur la connaissance directe, et le temps n'est plus dépourvu de sens. Géométriquement, on peut interpréter cet élargissement de l'expérience humaine comme un élargissement nouveau de l'hélice, comme dans la Figure II, qui représente, d'une façon un peu schématique, les progrès culturels atteints par les civilisations successives (les progrès technologiques successifs, étant réguliers, auraient pu se représenter, en effet, selon un diagramme très similaire à la Figure I).

Cette conclusion, moins pessimiste que dans la plupart des interprétations précédentes de *L'Eternel Adam*, est si importante que je vais en souligner trois aspects. Ils sont tous particuliers à ce récit, mais illuminent les *Voyages extraordinaires* en prolongeant des thèmes qui y restent normalement sous-jacents.

En premier lieu, l'abîme venien entre l'action et la connaissance, entre l'explorateur et le savant, n'avait guère été franchi, bien que Lidenbrock et Axel, Aronnax et Nemo, Paganel, Kazallon, Maucier et surtout Smith eussent fait des tentatives courageuses. Le narrateur anonyme de *L'Eternel Adam* ne sait pas, lui non plus, combiner simultanément les deux rôles : son action pratique en tant que patriarche de la colonie n'aboutit à rien, et c'est son action de scripteur qui donne le relais au zartog. Celui-ci devient le premier homme à pouvoir mettre en pratique ce savoir, à pouvoir avertir l'espèce humaine du danger de catastrophes futures.

(12) Voir C.W. Butcher, « Graphes et graphie : Circuits et voyages extraordinaires dans l'œuvre de Jules Verne », *Actes du Colloque de Cerisy - 12-18 juin 1980 : Regards sur la théorie des graphes*. Presses polytechniques romandes. Lausanne, 1980, p. 177-182.

De cette façon, cette deuxième problématique vernienne insoluble, de prévoir l'avenir, d'éviter la dépossession du dernier moment, reçoit une réponse partielle : l'avenir est en relation étroite avec le passé, on ne doit pas négliger l'expérience accumulée avec peine par ses aïeux, il est essentiel de retourner aux sources, en somme, la fin dépend de l'Origine.

En troisième lieu, l'annonce faite au zartog attaque la dichotomie qui isole l'individu du cosmos. La différence tragique entre la durée limite d'une vie et la marche lente de l'histoire n'est pas résolue dans les œuvres de Jules Verne, avec la seule exception d'Axel lors de son rêve sur la mer Lidenbrock. Axel a participé à un renversement de l'échelle du temps, et son imagination lui a fait remonter le temps à une vitesse vertigineuse. A la fin de ce rêve cosmique, Axel a trouvé une synthèse absolue avec un univers intemporel, mais son expérience s'est terminée abruptement. Le lecteur des *Voyages extraordinaires* ne verra une autre réconciliation des durées personnelle et historique que dans *L'Éternel Adam*. Si la solution d'Axel avait été égoïste et rétrograde, celle du récit posthume est en revanche altruiste et progressiste.

Cette réconciliation repose sur deux formes de survie personnelle : la survie par la procréation, car l'humanité entière a sans doute du sang du narrateur anonyme dans ses veines ; et la survie, stendhalienne, au moyen d'un testament littéraire. La transmission du testament est aléatoire, de sorte que son auteur se demande : « Quelqu'un trouvera-t-il jamais le dépôt commis à la terre ? Quelqu'un le cherchera-t-il, seulement ?... C'est affaire à la destinée. A Dieu, vat !... » (p. 260). « Ce récit d'outre-tombe » (p. 262), « pour l'édification des races futures » (p. 241), n'a pas de contenu scientifique ; mais si la civilisation avait pu s'envoler grâce à l'invention de l'imprimerie, et si l'humanité avait été sauvée ensuite par le « superbe et puissant double phaéton de trente-cinq chevaux » (p. 231), c'est également grâce à la technologie, en l'occurrence un étui en aluminium, que le testament sera sauvé.

Le désespoir du zartog semble donc être une réaction nécessaire pour combattre l'orgueil usuel chez l'homme dans une civilisation développée : mais le désespoir lui-même n'est que le commencement d'une sagesse qui saura peut-être répondre au triple problème posé par l'action et la méditation, l'avenir imprévisible, et la survie personnelle.

Je rappellerai les étapes de l'argument qui ont mené à cette conclusion : en indiquant que le message de *L'Éternel Adam* n'est pas nécessairement le point d'arrivée des *Voyages extraordinaires*, j'ai noté que néanmoins ce récit ajoute beaucoup à notre compréhension des autres œuvres ; il se lit donc au niveau de l'écriture première et à celui de la réécriture critique.

Après avoir analysé quelques questions de forme dans *L'Éternel Adam*, j'ai constaté que si les animaux et les plantes évoluent à toute vitesse dans le récit, l'homme seul semble garder toujours ses caractéristiques essentielles. L'évolution humaine s'effectue plutôt au niveau de la société : un instinct naturel pousse l'homme en avant, mais sa route est barrée par des cataclysmes périodiques qui sont peut-être purement naturels, peut-être d'origine divine. Ainsi, un premier niveau d'analyse aboutit certes au message pessimiste d'un cycle éternel dont l'homme ne pourra jamais sortir.

En regardant, cependant, ce que le texte montre et non pas ce qu'il dit, et en examinant l'image du cycle de plus près, on voit que si l'image centrale de l'hélice nie toute possibilité de progrès linéaire, elle permet un élargissement de la connaissance humaine de spire en spire. Cet élargissement devient décisif précisément lors du court-circuit fait dans l'hélice par la transmission directe d'un message entre le narrateur anonyme et le zartog ; c'est ce message qui redonne de l'espoir à l'humanité en la préparant pour l'avenir.

A l'inverse des premiers *Voyages extraordinaires*, *L'Eternel Adam* semble ainsi cacher sous un extérieur pessimiste un message ambigu. Il dit que la transmission d'un texte littéraire, malgré tous ses aléas, laisse entendre la possibilité de réconcilier la science et la littérature, le père et le fils, l'individu et la race, l'homme et l'univers, le passé et l'avenir, l'action et la contemplation. Mais en tout cas, que l'homme soit pris dans un engrenage éternel ou non, le désespoir n'est pas digne de lui, seul vaut un stoïcisme réaliste et courageux :

La véritable supériorité de l'homme, ce n'est pas de dominer, de vaincre la nature ; c'est, pour le penseur, de la comprendre, de faire tenir l'univers immense dans le microcosme de son cerveau ; c'est, pour l'homme d'action, de garder une âme sereine devant la révolte de la matière, c'est de lui dire : « Me détruire, soit ! m'émouvoir, jamais !... » (p. 236).

William BUTCHER